

Se raconter aux autres pour leur bonheur

Alain Demouzon

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

Narcisse et Rimbaud : la tentation autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

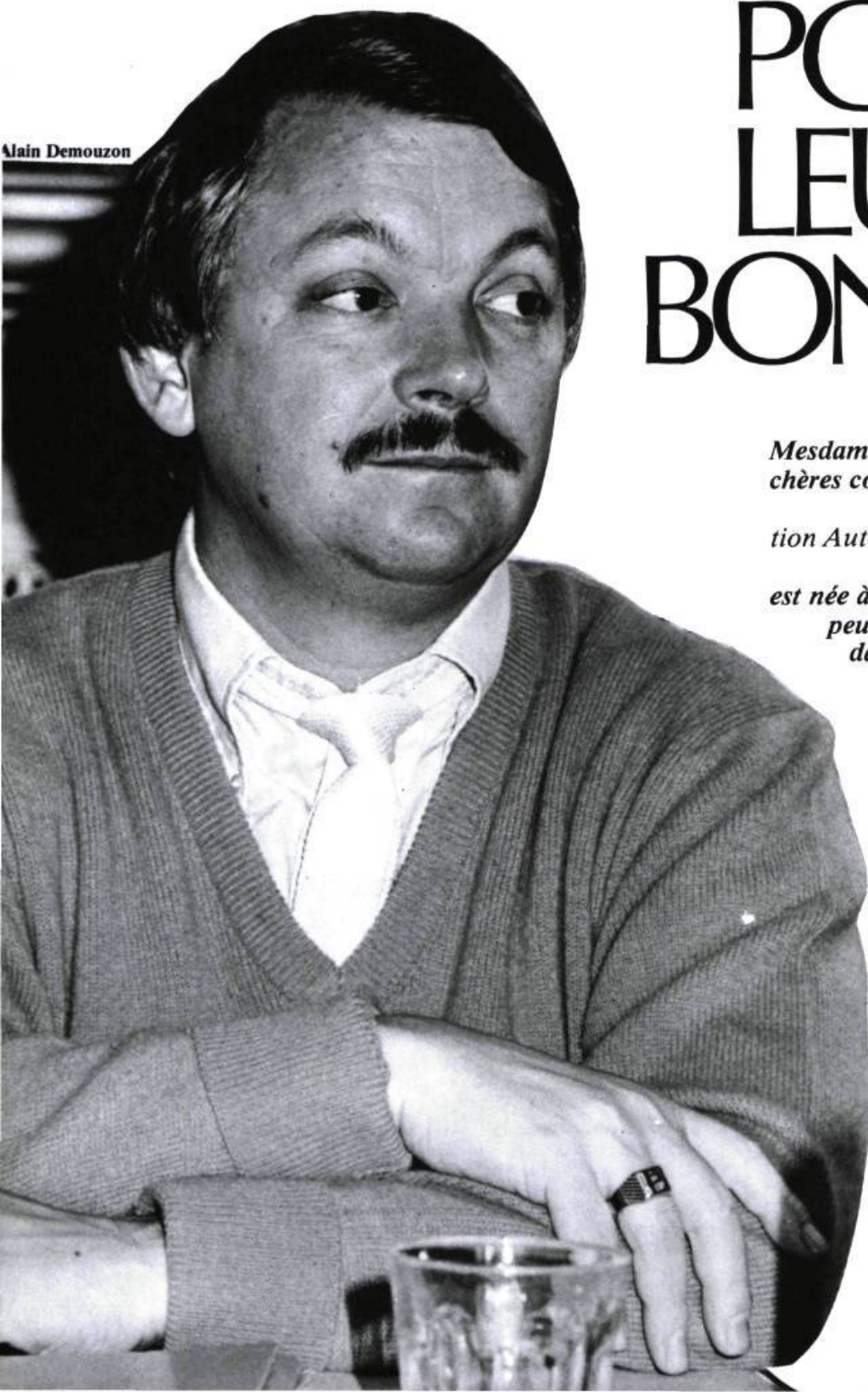
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demouzon, A. (1986). Se raconter aux autres pour leur bonheur. *Nuit blanche*, (25), 66–69.

SE RACONTER AUX AUTRES POUR LEUR par Alain Demouzon BONHEUR

Alain Demouzon



*Mesdames et Messieurs, chers confrères,
chères consœurs.*

Je vais vous parler de la Tentation Autobiographique, sa vie, son œuvre.

La Tentation Autobiographique est née à une époque très ancienne et l'on peut dire, sans crainte de se tromper dans les dates, que son origine se perd dans la nuit des temps.

D'abord, il y avait Dieu et le Verbe. Ils s'entendaient si bien l'un et l'autre qu'on eut tendance à les confondre, allant jusqu'à en faire une seule et même personne, ce qui est facile à comprendre si l'on sait qu'en ces temps obscurs la lumière n'était pas encore inventée, que les ténèbres se mêlaient avec les airs et les eaux, et que Dieu planait sur tout ça en s'ennuyant ferme.

D'où l'idée d'essayer quelque chose de plus marrant, comme par exemple la *Tentation Autobiographique*.

— Si je me racontais? dit Dieu. (Il venait, sans le savoir, d'inventer la T.A.)

Il regarda le Verbe fait à son image, afin d'obtenir son acquiescement.

— C'est moi qui raconterai! dit le Verbe. Puisque je suis le Verbe!

La discussion qui suivit dura assez longtemps pour paralyser la création du Monde de quelques

milliards d'années, même si les biographies officielles ont jugé de bon ton de passer sous silence cet épisode déplaisant. Pourtant, un consensus fut trouvé et Dieu se mit au boulot avec son nègre préféré, qui était aussi son narcissiste: le Verbe, comme il a déjà été dit.

— Raconter quoi? se dit Dieu. Mes états d'âme?... Mais ai-je une âme? Suis-je une âme? Qu'est-ce qu'une âme? Dieu a-t-il une âme? Si oui, Dieu a-t-il précédé l'âme, ou l'âme est-elle arrivée avant moi, légèrement en avance?

Des discussions suivirent (le Verbe s'étant trouvé acculé par les circonstances à inventer le pluriel). Elles ne furent pas passées sous silence puisque leur écho occupe encore quelques milliers de milliers de pages dans le *Talmud*, le *Coran*, la *Somme théologique* et autres commentaires spirituels, gnoses et sermons. Et, pour la création de ce monde merveilleux que tous les extra-terrestres nous envient, encore quelques milliards de milliards d'années de gâchées!

Vous dire quel fut l'aboutissement de ces discussions serait trop incertain, dans la mesure où la dispute dure encore, surtout avec la recrudescence des religions révélées. En gros, les monothéistes sont d'accord avec ceux qui croient en un Dieu unique, pour admettre que «Dieu est un pur esprit», ce qui n'est certes pas un compliment en période de compétitivité post-industrielle, mais permet en revanche de se situer de façon plaisante dans le milieu littéraire.

Mais, me direz-vous, se raconter en tant que pur esprit ne mène pas loin. On continue de planer sur les eaux et, même aux éditions de Minuit, il n'est pas certain que ça corresponde à l'*esprit des collections*. Donc, s'inventer une aventure avant de la raconter. Autobiographie... mais d'abord *biographie*.

Dieu, un peu découragé sans doute, se mit à chercher une idée et la trouva: il allait faire un monde et raconter tout ça. Régresser du *sapiens* au *faber*, oserais-je dire si je ne craignais pas l'*Opus Dei* et la torture à l'électricité. Bref, le Monde fut inventé dans un enthousiasme créatif indescriptible agrémenté de quelques gags désopilants comme la séparation d'un humain paisible en deux moitiés sexuées et irréconciliables. Le tout, bâclé en une petite semaine, dans une de ces tentatives désespérées de rattraper le temps perdu que connaissent bien les écrivains soucieux de remplir -au dernier moment- leurs obligations contractuelles de date de remise du manuscrit.

Mais qu'importe! Dieu-le-Verbe, premier des écrivains, est bien le père historique de la *Tentation Autobiographique*, même s'il fut lui-même plus auteur qu'écrivain, laissant à des nègres multiples le soin de nous dire ce qu'il avait fait, ce qu'il voulait faire et comment il fallait comprendre tout ça.

Des plaquettes bien pesées

En tant qu'écrivain, scripteur de son œuvre, Dieu semble n'avoir composé lui-même qu'une dizaine de phrases au ton de commandement assez sec et un peu agaçant, et ce au moyen d'une technologie spectaculaire mais hasardeuse qui paraît ridicule à côté des machines à traitement de texte de la passionnante époque que nous vivons. Heureusement, Dieu, dans sa sagesse infinie, renonça rapidement à poursuivre l'édition de ces coûteuses et pesantes plaquettes. Il ne sut pas, toutefois, convaincre la plupart des poètes d'en faire autant.

Dieu — qui n'est jamais à court d'idées — refila la *Tentation Autobiographique* aux humains appe-

lés *écrivains* tout en leur permettant de se prendre eux-mêmes pour Dieu, de créer des mondes et de les tortiller à leur convenance, ce qui ne fut pas accordé aux prêtres. Mais les abbés tournèrent la difficulté en devenant écrivains chaque fois qu'ils le pouvaient: on les appelle des clercs et ils ne sont pas à une trahison près. On peut penser que ce sont eux qui ont rédigé la monumentale autobiographie de Dieu-parle-par-ma-bouche communément appelée *Bible* par les incroyants et *Sainte Bible* par les fidèles. C'est un gros pavé, classé best-seller, qu'on trouve dans toutes les bonnes librairies et dans la table de nuit de certains hôtels afin de permettre aux voyageurs de commerce d'y chercher quelques passages croustillants (que les télévisions à pièces ont d'ailleurs rendus caducs en diffusant des films X).

On le voit, mes bien chers frères... je veux dire: mes chers confrères, la *Tentation Autobiographique* est d'invention divine et ça n'est pas fait pour nous déplaire, persuadés que nous sommes de n'être jamais assez admirés, aimés, adorés... Après tout, se prendre pour Dieu n'est pas bien difficile, le plus dur est d'en convaincre les autres. L'autobiographie est un moyen d'y parvenir moins douloureux que la crucifixion, mais bien délicat quand même, vous diront tous ceux qui ont essayé. (Certain ne parle-t-il pas de *crucifixion en rose* pour bien nous faire comprendre le mal qu'il lui a coûté de se révéler à nous en sacré bon baiseur?)

Alors, voyons un peu comment la *Tentation Autobiographique* peut s'emparer d'une âme commune (d'une qualité bien inférieure à celle de Dieu, cela va de soi). Je ne suis pas convaincu qu'il s'agisse d'une maladie, comme l'affirme un praticien de mes amis, sauf... peut-être... une «maladie de l'âme». Mais je me fais un devoir de communiquer à la savante société ici rassemblée les signes cliniques les plus fréquemment observés.

Symptomatologie évolutive

L'individu jusque-là normal est brutalement saisi d'un grand tremblement intérieur, qui met parfois des années à se propager jusqu'au bout de la plume par laquelle il tentera d'exorciser son mal en succombant à la *Tentation*. Les moyens les plus raffinés d'introspection de cette immense douleur ont permis d'oraliser le symptôme. Le phénomène le plus fréquemment énoncé est un borborygme itératif qu'on peut oser transcrire ainsi: «Moua! Moua! Moua!...» C'est le premier stade.

Ensuite viennent des crises plus ou moins longues d'intégration de la problématique ainsi posée. La résolution se fait par des énoncés syntagmatiques assez simples, du type: «Ma vie est un roman», qui peut présager une carrière littéraire, ou «Je vais vous en raconter une bien bonne» qui dépasse rarement le stade du café-pousse-café.

Si les troubles persistent, on assiste à la naissance d'aphorismes justificateurs par lesquels le patient accepte de prendre en charge sa maladie. Exemple: «Si on savait l'opinion que j'ai de moi-même, on me parlerait sur un autre ton».

À partir de là, les ravages de la *Tentation Autobiographique* peuvent évoluer selon des pronostics plus ou moins graves. D'abord, guérison totale: l'individu ne sera jamais écrivain, il a renoncé à une certaine image de lui-même, il ne se rêve plus dans le rôle, il ne se construira pas en monument agréablement visitable par la lecture. Tant pis pour *Lagarde et Michard*, les célèbres spécialistes de la postérité surgelée.



Photo: A.-M. Guérineau

Hector Bianciotti, Paul-André Bourque, Vassilis Alexakis et Alain Demouzon

Deuxième cas: la maladie l'emporte. Totalement dans bien des cas. Sans rémission. Voilà notre humain souffreteux devenu un *écrivain de lui-même* résolu et opiniâtre. Impétueux bien souvent, il creuse un fleuve dans sa mémoire, il bêche l'existence avec sa plume. Ça remplit des caisses: Montaigne, Saint-Simon, Léautaud. Beaucoup de feuilles torchées, non sans génie, avec mes humeurs, ma bile, mon sperme. Tout rendu admirable. Moua! Plus grand mort que vivant, ça c'est sûr, et ce qu'il faut pour que les générations futures comprennent combien fut exécrable et injuste l'époque où j'ai vécu, celle où l'on m'a fait une place si petite. Lisez ma vie que je vous invente et vous verrez bien que c'est moi qui avais raison contre tous. Revanche posthume, certes, mais que j'ai construite au fil des jours, avec des agressions de timide, des modesties de roublard. Auteur de moua-même autant qu'on peut l'être, j'ai survécu à la peinture de mon âme livrée à nu, comme je vous ai dit dans la préface, les premières lignes de mon journal ou -décidément bien filou- dans une note de bas de page, anodine et indéchiffrable. Derrière tout ça, vous le devinez, il y a du mensonge, des lacunes, de l'ellipse flatteuse et du trou de mémoire opportun. Qu'importe! C'est moins la vérité qui nous comble que le parfum dont elle se masque et se révèle: l'écriture, qui emporte tout ici plus qu'ailleurs, et par laquelle on triomphe. Succombant à l'autobiographie, l'écrivain s'oblige à une constante et forte fièvre. La tiédeur et la mollesse ne pardonneraient pas. On finirait par se voir nu dans son miroir, avec de la

chair de poule au bout des phrases. L'écrivain autobiographe ne doit jamais douter de lui-même. Il s'arrêterait d'écrire.

Troisième cas: la maladie prend des détours. Pernicieuse, elle se déguise sous des symptômes pas toujours faciles à déceler et se révèle parfois dans de curieuses phrases de pythie, du genre: «Madame Bovary, c'est moi!» (Celui qui parle est un bourgeois bedonnant et moustachu, passablement chauve et tout bouffi des paupières. On voit bien qu'il ne peut pas être cette Mme Bovary.) Son cas a permis très justement de définir le *Syndrome de Bovary* dont, malgré ce qu'en disent les chefs de clinique du Nouveau roman, l'épidémiologie ne semble pas en voie de régression. Mais il est vrai qu'aucune note de service, même comminatoire, ne pourra jamais abolir cette maladie infectieuse congénitale du genre humain: se prendre pour le petit Jésus, le roi de Prusse, ou Mme Bovary... S'inventer des histoires, quoi! Et faire des livres avec.

Bovary et Dewey

La perversité de cette affection est telle qu'on pourrait dresser un catalogue raisonné et interminable des sous-formes bénignes ou malignes qu'elle peut revêtir. Tout écrivain un tant soit peu lucide sait d'ailleurs qu'il n'écrit jamais que de lui-même, sur lui-même, quelles que soient

les robes de Bovary dont il enjuponne sa création. Au seuil de sa première écriture «littéraire» (j'ai mis des guillemets, rassurez-vous), la *Tentation Autobiographique* est sans doute le premier virus qui cherche à attaquer le futur écrivain. C'est bien certainement la première question qu'il se pose, l'angoisse primordiale. Et du choix qu'il aura fait dépendra toute sa création: nous raconter des histoires ou raconter son histoire. Avec, dans un cas comme dans l'autre, toute la panoplie des déguisements. Car on écrit parce qu'on est menteur. On cherche à trouver sa vérité, si on le peut. On ne pourra jamais aller plus haut.

Rassurez-vous, je ne tenterai pas ici d'établir l'inventaire de toutes ces formes perverses. Chaque écrivain a sa façon de découper sa Bovary en menus morceaux, dissimulés çà et là dans le texte comme des pièces à conviction éparpillées dans des consignes de gare. *Corpus delicti* et néanmoins délicieux, je me livre moua-même en bouchées délectables dont je truffe ma fiction. Mais, la *Tentation Autobiographique* j'y résiste de toutes mes forces, je refuse d'y succomber et, surtout, je me garde bien de ces infections extrêmes, malheureusement si contagieuses: la *fascination nombrilique* et, plus grave encore, l'*autohypnose ombilicale*.

Il est possible que ce soit comme la peste: tous ne mouraient pas, mais tous étaient frappés. Les lecteurs, eux, ont fui depuis longtemps, craignant une contamination dont l'effet le plus immédiat se manifeste par des symptômes vulgaires: papillotements de l'œil, bâillements irrépressibles, tentatives du livre lui-même pour tomber des mains encore saines, phénomène ultime de rejet, avec consignation sanitaire du bouquin dans le rayon le plus en vue de la bibliothèque: là où l'on peut se donner sans peine l'image d'un homme de goût en exhibant les titres des livres qu'on n'a pas lus.

Haïssable... mais tellement désirable!

Mais Dieu, dans tout ça, me direz-vous, l'aurions-nous oublié?... Que nenni! S'il y a pathologie, elle est divine. C'est un mal sacré, une transe par laquelle surgit la parole, un fléau envoyé par les dieux pour éprouver le cœur de l'homme et le révéler à lui-même. Se raconter c'est s'inventer, se vanter, s'éventer, s'évader... Décrire son microcosme comme hologramme de l'univers macrocosmique, c'est aussi la justification indiscutable de l'autobiographie, et une bonne façon de vous montrer que j'ai du vocabulaire et de la pensée métaphysique.

Il n'y a pour moi nulle hiérarchie des genres littéraires — ou des modes, dirait-on en musique. La tentation devient péché lorsque l'ennui s'installe. Dire *je*, c'est une figure de la narration, un mode d'énonciation: rien ne dit que *je* veuille démasquer une vérité plus exacte que *il*... Qui parle, à la fin? Le sait-on jamais?... La vérité s'installe au carrefour, là où se fait l'échange du *je*-écrivain au *je*-lisant. Carrefour de la communication, bien sûr, là où mon autobiographie supposée devient monnaie entre les humains, don, troc, poignée de main, fraternité, amour, un plaisir partagé.

Car tentation veut dire désir d'un plaisir. Le moua est haïssable mais combien désirable! Ma vie est un roman, ça vous dirait que je vous la raconte?

Oui!

Raconte-moi une histoire. La tienne ou celle que tu rêves. Fais-moi partager ta vérité ou ton men-

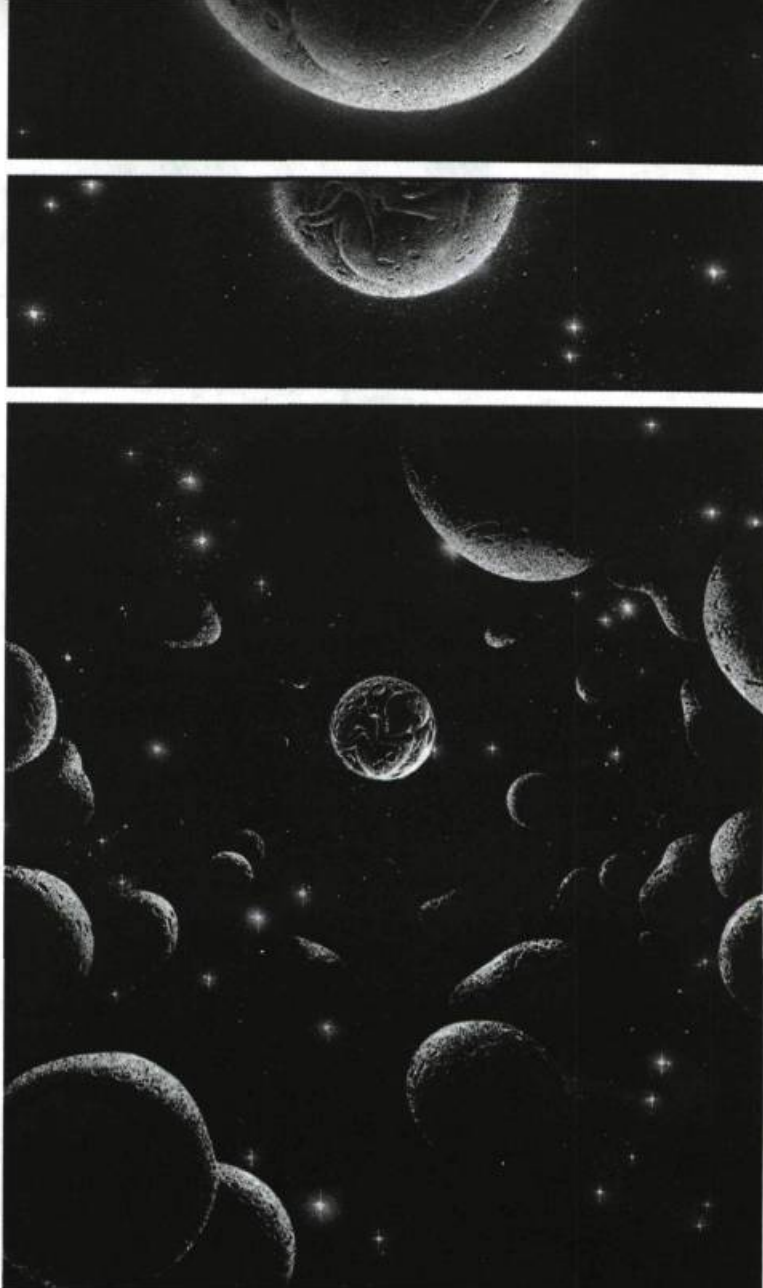


Illustration de Caza

songe. Mais fais que cette histoire m'intéresse, qu'elle me passionne, qu'elle me donne envie d'être vivant, qu'elle m'aide à continuer. Continuer d'écrire ou de rêver. De vivre. Allez, vas-y: fais-moi plaisir, toi, l'écrivain! dont j'emprunte la définition à Jean Guenot, mon maître et mon ami. (Sans citation littéraire, cette «communication» manquerait trop d'allure.) L'écrivain, dit Jean Guenot — non sans férocité — c'est «quelqu'un qui s'aime au point de se raconter aux autres pour leur bonheur.»

Mesdames et Messieurs, chers confrères, chères consœurs...

Je vous écoute. ■

Texte lu à la Rencontre québécoise internationale des écrivains — avril 1986

L'essentiel de l'œuvre polar d'Alain Demouzon a été publié chez Flammarion. Chrystine Brouillet avait réalisé une entrevue avec lui pour *Nuit blanche* en 1985 (n° 18, p. 38-39).